

Service social



Les crises actuelles de l'homme : les comprendre, s'en déprendre

Michel Dorais

Volume 37, numéro 1-2, 1988

Par-delà les barrières des sexes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/706384ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/706384ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

École de service social de l'Université Laval

ISSN

1708-1734 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dorais, M. (1988). Les crises actuelles de l'homme : les comprendre, s'en déprendre. *Service social*, 37(1-2), 36–47. <https://doi.org/10.7202/706384ar>

Résumé de l'article

Quatre crises interpellent l'homme moderne : crise de l'identité, crise du désir, crise relationnelle et crise de la parentalité. L'auteur explique en quoi consiste chacune d'elles et dégage quelques perspectives d'intervention individuelle et collective susceptibles d'aider à leur résolution.

DORAIS, Michel, travailleur social au C.S.S.M.M. et chargé de cours à l'Université du Québec à Montréal.

Les crises actuelles de l'homme : les comprendre, s'en déprendre ¹

Michel Dorais

Les désirs et les amours des hommes sont en crise. À la libération sexuelle des années soixante et soixante-dix, succède graduellement l'angoisse du sida. Au même moment, la montée du célibat, l'éclatement du couple et de la famille, et maintenant la reproduction artificielle obligent à un recadrage de valeurs. Sans parler de l'impact de féminisme et de son petit frère, le masculinisme, sur les rôles socio-sexuels dévolus aux hommes et aux femmes. La vie affective et sexuelle des hommes connaît des mutations significatives alors que l'identité, la séduction, les rapports amoureux et la parentalité ne suivent déjà plus les mêmes règles. Et, comme tout changement, ces transformations génèrent des craintes et des angoisses. Quelles peurs travaillent aujourd'hui les hommes ? De quels mythes ont-ils à se déprendre ? Quels nouveaux problèmes personnels et collectifs se posent à eux ? À quels changements doivent-ils s'adapter ? Comment affronter les crises que traversent actuellement les hommes ?

Quatre crises interpellent l'homme actuel : crise de l'identité, crise du désir, crise relationnelle, et crise de la parentalité. J'expliquerai successivement en quoi consiste chacune d'entre elles. Ensuite, je dégagerai quelques perspectives d'intervention individuelle et collective susceptibles d'aider à leur résolution.

La crise identitaire

Dans le livre *Tracking Tomorrow's Trends*, le sociologue américain Anthony Casale rapporte que 40% des psychiatres et psychologues interrogés par *U.S.A. Today* déclarent que beaucoup d'hommes ressentent aujourd'hui une confusion ou une insécurité au sujet de leur rôle socio-sexuel². Certains professionnels, d'ici et d'ailleurs, vont jusqu'à affirmer

qu'il s'agit là de la « névrose » des années quatre-vingt ! Qu'est-ce à dire ?

Depuis vingt ans, le mouvement féministe a incité à un nouveau partage entre hommes et femmes. Égalité juridique, désexisation des emplois et, surtout, redéfinition des rôles socio-sexuels. Non seulement les transformations culturelles occasionnées par l'impact du féminisme ont-elles touché les hommes dans leur vie sociale et professionnelle, mais encore les ont-elles affectés dans leur vie personnelle, c'est-à-dire amoureuse, sexuelle, familiale, etc.

Les hommes ont été lents à réagir positivement au féminisme. Sa contrepartie, le masculinisme, est encore récente et embryonnaire. Pour plusieurs, les remises en question de leurs statuts et privilèges entraînées par le féminisme ont engendré de l'insécurité, de l'angoisse, voire de la violence. L'inconnu et plus encore le changement font peur. À plus forte raison lorsqu'ils sont suscités par autrui. Face aux mutations en cours, trop d'hommes restent encore sur la défensive. La mythique virilité — qui a longtemps été synonyme de pouvoir et de domination sur les femmes et les enfants — n'accepte pas de bon gré le déclin de son empire. Beaucoup ont alors recours à des « solutions » qui non seulement ne règlent pas la crise existentielle qu'ils traversent mais souvent la renforcent. Passons en revue quelques-unes de ces fausses solutions. Il y a d'abord la fuite dans l'alcool, dans la drogue ou même dans le travail (les *work-addicts*), ceci afin de réduire au minimum tout sentiment d'inconfort ou toute confrontation. Viennent ensuite le rejet de la féminité, voire la haine des femmes telle qu'on la retrouve par exemple dans la pornographie et la prostitution. On ne connaît que trop la violence verbale, physique ou sexuelle par laquelle cette haine — ultime façon d'affecter l'autre — est régulièrement manifestée³. Elle illustre combien nombre d'hommes sont prêts à lutter, littéralement, contre tout ce qui remet en cause leurs traditions et leurs privilèges acquis. Les femmes qui s'affirment sont alors perçues comme dangereuses et les hommes sympathiques à leur cause considérés comme des traîtres. Le *statu quo* apparaît à plusieurs comme leur seule planche de salut. Ils ne comprennent pas qu'en mettant en cause les rôles socio-sexuels traditionnels, ce ne sont pas tant les hommes qui sont attaqués que leurs comportements préjudiciables pour eux-mêmes et pour les femmes. Il ne réalisent pas, non plus, les avantages que ces transformations peuvent leur apporter.

En nous empêchant de développer notre plein potentiel, les stéréotypes socio-sexuels nous rapetissent tous, qui que nous soyons. Par exemple, on commence à reconnaître que le blocage émotif auquel ont été conditionnés les hommes leur porte grandement préjudice. Depuis quelques années de nombreux psychologues ont levé le voile sur

l'envers de la masculinité. La galerie de portraits qu'ils nous présentent est consternante : par exemple, Peter Pan⁴ refuse d'être mature et responsable, Tarzan⁵, le bon héros, décide du sort des autres sans les consulter — fût-ce pour les « sauver » — et « ces hommes qui ne communiquent pas »⁶ ont peur des sentiments et de l'intimité. Enfin, certains hommes, qui désirent les femmes mais qui les méprisent⁷, se servent d'un semblant d'amour pour les déprécier et les contrôler. L'impassibilité et le pouvoir qu'ils se sont attribués ne desservent-ils pas leurs relations avec les femmes ? Les modèles masculins ne se retournent-ils pas contre ceux qui les ont installés et reproduits alors qu'ils briment leur propre affectivité et entravent leurs amours ?

Assurément, les hommes ont encore à se conscientiser au fait qu'ils souffrent aussi du sexisme, mais d'un sexisme *boomerang* en quelque sorte, puisqu'il découle des modèles masculins et féminins qu'ils ont eux-mêmes développés. Par exemple, les croyances selon lesquelles un homme ne doit pas pleurer⁸, un homme ne manifeste pas trop de tendresse, un homme c'est toujours fort, portent atteinte à tous les hommes. Car ces mythes les empêchent de vivre pleinement leur potentiel humain dans leurs rapports avec eux-mêmes et avec les autres. La psychologue américaine Sandra Bem⁹, par exemple, a démontré qu'une certaine androgynie psychologique, c'est-à-dire la faculté d'utiliser selon les circonstances des caractéristiques tantôt masculines tantôt féminines, est synonyme de meilleure adaptabilité sociale et, conséquemment, de meilleur équilibre mental.

La crise du désir

Le sida a signé, à plus ou moins court terme, l'arrêt de mort de la révolution sexuelle. Pendant les dernières décennies, nous avons cru volontiers que le sexe était le baromètre du bonheur : nous apprenons à réagir différemment. D'autant plus que nous découvrons que beaucoup de croyances véhiculées dans le sillage de la libération sexuelle n'étaient que des mythes.

Nombre d'hommes et femmes réévaluent aujourd'hui les choses. Non, la sexualité n'est pas la mesure de la relation amoureuse : qu'on ne s'excite plus ne signifie pas qu'on ne s'aime plus. Le bonheur, voire l'équilibre, n'est pas directement proportionnel au degré d'activité sexuelle. Le sexe-plus-fort-que-soi n'est plus autant revendiqué ; ce mythe a justifié trop d'abus. La sexualité n'apparaît plus comme une solution aux problèmes de l'existence : les « joies du sexe » portent des risques trop lourds de conséquences. L'ère de la libération sexuelle conçue comme abandon de toute inhibition est révolue. Et la morale, qu'on croyait morte, semble ressusciter sous diverses formes¹⁰.

Suite au désenchantement des lendemains de la révolution sexuelle et à l'expansion du sida, la sexualité n'occupe déjà plus la même place. Ainsi, selon la revue *Maclean's*, le nombre de canadiens se déclarant peu ou pas actifs sexuellement a presque doublé entre 1984 et fin 1987, passant de 21% à 41% des répondants. La vogue du *bodybuilding* et de l'exercice physique, le retour aux religions et à la spiritualité, le déplacement des énergies individuelles vers la réussite sociale et professionnelle seraient, selon certains, autant de façons de s'adapter à un nouveau contexte. Sans compter, bien sûr, la popularité du voyeurisme, qu'il s'agisse des bars de danse nue ou de la consommation de matériel érotique et pornographique, qui constitue le fer de lance du marché de la vidéocassette, ou encore du sexe sans contact au moyen des « téléphones érotiques » qui garantissent satisfaction à la clientèle en moins de quelques minutes... Les comportements sexuels eux-mêmes seraient en train de changer. J'en veux pour preuve l'utilisation croissante du condom, que plusieurs hommes avaient pourtant en horreur : « c'est comme prendre une douche avec un imperméable, » prétendait-on. Maintenant, peur du sida oblige.

Il y a plus significatif encore. Nous découvrons peut-être, avec les séquelles de la révolution sexuelle, que le sexe sans amour et la séduction sans engagement nous ont davantage apporté de nouveaux problèmes qu'ils n'ont réglé les anciens. Trop souvent axée sur la recherche de liberté absolue et des plaisirs sur commande, la sexualité masculine à la *Playboy* est remise en question. Maintenant que le sexe est réputé mortifère, même les Don Juan perdent peu à peu la cote d'amour : les gens trop « actifs » représenteraient des risques accrus de M.T.S. ... Et puis, on ne compte plus les appels qui mettent en garde les femmes non seulement contre la sexualité mais, ce qui est assez nouveau, contre l'amour : les « femmes qui aiment trop »¹¹ se méfient de plus en plus et incitent leurs partenaires à se remettre en question. Est-ce la fin des Jean-Paul Belles ?¹²

De plus en plus de gens réalisent que seule une sexualité responsable est garante de notre équilibre physique et psychologique, et que l'affectivité occupe, que nous le voulions ou pas, une place non négligeable dans notre vie. Alors qu'il n'y a pas si longtemps nous revendiquions un abandon des contrôles extérieurs sur notre vie intime, nous devons aujourd'hui apprendre à nous contrôler nous-mêmes. La sexualité comme moyen de nous humaniser remplacera-t-elle la sexualité comme défoulement ? Les hommes sont-ils en train d'apprendre que l'affirmation du désir repose moins dans son imposition — trop souvent agressive — que dans son apprivoisement ? La séduction douce a traditionnellement été l'apanage des femmes, alors que les hommes prenaient sans toujours demander. Maintenant que les fréquentations

reviennent à la mode, plusieurs réapprennent à séduire, mais non plus par l'argent, le prestige ou la force : voilà un défi nouveau pour beaucoup d'entre nous. Une telle redéfinition de la masculinité est-elle seulement possible ?

La crise relationnelle

L'éclatement du couple et de la famille n'est pas un phénomène récent. Au Québec, le processus a débuté dès la fin des années cinquante pour s'accélérer au cours des décennies suivantes. Ce qui semble nouveau, c'est l'ampleur du phénomène : alors qu'il y a vingt-cinq ans plus de 90 % des jeunes hommes québécois se mariaient, ils ne seraient plus que 50 % à faire aujourd'hui de même¹³ ; quant aux hommes déjà mariés, ils ont presque une chance sur deux d'aboutir à un divorce¹⁴. Fait à noter : plus d'hommes que de femmes vivent seuls — les femmes divorcées ayant davantage la garde des enfants ; des 40 % d'hommes qui ne sont pas en couple, la majorité vivent seuls (les hommes chefs de familles monoparentales n'étant pas encore légion)¹⁵.

Les contes de notre enfance finissaient là où devait commencer notre vie : « Ils se marièrent, furent heureux et eurent beaucoup d'enfants ». Aujourd'hui, nous ne nous marions guère et nous avons presque trois fois moins d'enfants qu'il y a trente ans... La famille Kellogg — papa au travail, maman à la maison, et deux enfants à l'école — ne compose plus que 4 % de la population nord-américaine¹⁶. Pendant ce temps, les familles monoparentales, qui forment 21 % de la population¹⁷, ont doublé en une décennie, et les familles reconstituées sont désormais celles qui augmentent le plus rapidement. Amour / Toujours ne riment plus ensemble. Comment réagissent les hommes à tous ces phénomènes ?

En fait, beaucoup vivent une grande insécurité relationnelle. D'une part parce que l'ancien modèle de couple, où leur place d'époux-pourvoyeur était assurée, ne va plus de soi avec la présence de la majorité des femmes sur le marché du travail et avec la fin du mariage-à-vie. D'autre part, parce qu'ils constatent de plus en plus de diversité dans les styles de vie menés par les personnes de leur entourage, puisqu'il existe maintenant quelques dizaines de types différents de couples et de familles.

Cette difficulté d'adaptation masculine se répercute sur les rapports hommes / femmes. La plus récente enquête de l'américaine Shere Hite, *Women and Love, a Cultural Revolution in Progress*¹⁸, montre que beaucoup de femmes sont déçues par l'inaptitude de leurs partenaires à répondre à leurs besoins émotifs. La réaction de certains hommes aux

demandes des femmes est cependant paradoxale. Refusant de se remettre en question, plusieurs tenteront de conserver le contrôle dans leurs relations avec les femmes, que ce soit par le sexe-de-consommation (prostitution, danse nue), la menace (chantage affectif, harcèlement sexuel) ou la violence (pornographie, viol). Assistons-nous à l'accroissement de deux solitudes ?

Cette mutation des statuts et des rapports hommes/femmes ne provoque pas que des effets négatifs. Loin de là. De nouvelles formes de complémentarité amoureuse, axées davantage sur la ressemblance et la complicité que sur la différence et la résistance, se développent vraisemblablement. L'autre est moins perçu comme la personne à conquérir, mais plutôt comme la personne à s'allier. De nouveaux styles de vie, voire de nouvelles façons de concevoir son couple et sa famille émergent simultanément. Se sont ainsi multipliés les couples de compagnonnage (« unions de fait »), l'amitié (entre hommes et avec les femmes ; auparavant tous deux étaient suspects), les couples où chacun vit chez soi, etc. De plus en plus obligés, ne fût-ce que transitoirement, à vivre en célibataires, les hommes développent leur autonomie, y compris ménagère, et leur capacité de vivre seuls avec eux-mêmes. Le temps où nous nous percevions comme des moitiés à la recherche éperdue de notre moitié manquante serait-il révolu ?

Plutôt que de subir tous ces changements, les hommes peuvent les utiliser comme tremplins pour prendre en main leur existence, socialiser autrement avec les femmes qu'aux seules fins de séduction et délaissier la compétition perpétuelle avec les autres hommes (dans la vie amoureuse comme ailleurs) afin de faire place à plus de solidarité. Par ailleurs, beaucoup d'hommes ont encore à apprendre que, pour être bien avec quelqu'un d'autre, il faut d'abord être bien avec soi-même. Certes, la solitude fait peur à des hommes qui n'ont souvent pas d'amis et peu d'intérêts autres que professionnels ou sportifs. Comme la vie n'a pas de sens donné par elle-même, il faut lui en trouver. La course au pouvoir et à la richesse a depuis longtemps fourni un sens à la vie des hommes. À l'échelle planétaire, nous en avons récolté la violence, la guerre, la destruction par la pollution et le nucléaire. Alors que les femmes donnaient la vie, les hommes semaient la mort. Proposer et vivre de nouvelles valeurs, que ce soit dans nos relations avec les femmes, les enfants et les autres hommes, s'avère une urgence.

La crise de parentalité

Familles éclatées, familles monoparentales, familles reconstituées sont en train de bouleverser le concept même de paternité. La notion

de père biologique fait place, peu à peu, à celle de père affectif ou de père social. Au gré des séparations, des divorces, des nouvelles unions ou des nouveaux mariages de leurs parents, de plus en plus d'enfants héritent, successivement, de plusieurs figures parentales. Si nous n'avons pu, à l'image de nos ancêtres, avoir plusieurs enfants, nos enfants nous rattrapent en ayant désormais plusieurs parents...

Et ce n'est pas tout : les nouvelles technologies de reproduction humaine « assistée » ont donné naissance à ce qu'on a appelé la « médecine du désir ». Tout le monde, ou presque, peut désormais AVOIR (noter le verbe de possession) son enfant. Insémination artificielle, transfert d'ovules ou d'embryons, mères porteuses, voilà autant de réalités scientifiques qui font irruption dans le quotidien. Par instruments et techniques interposés, la capacité de créer la vie, de toute éternité réservée aux femmes, est transférée aux hommes, du moins en apparence — n'a-t-on pas parlé du « père » des premiers bébés-éprouvette ? On va jusqu'à envisager, quoique ce n'est pas pour demain, un homme enceint¹⁹ !

Alors que les hommes commencent à peine à se pencher sur leur paternité²⁰, celle-ci semble déjà leur échapper aux mains d'autres hommes qui, partenaires de leurs ex-conjointes, deviennent papas substituts et, quoique dans une moindre mesure, aux mains des experts en techniques de reproduction. D'une culture sans pères psychologiques — et Dieu sait comment cela a marqué la société québécoise — nous passons à une société sans pères biologiques, les liens familiaux se relâchant et le sperme humain devenant un produit anonyme de consommation pour qui veut « faire des bébés ». Bref, de plus en plus d'enfants auront des pères... qui ne seront pas leur père au sens traditionnel du terme. L'avènement de la reproduction artificielle et, plus encore, des familles reconstituées, signent l'acte de naissance du « père social » (versus le père biologique).

Certes, les nouvelles technologies de reproduction ne touchent encore qu'une faible partie d'entre nous. Mais si, comme s'en inquiète le philosophe Jacques Dufresne²¹, elles s'étendent aussi rapidement que ce fut le cas en ce qui concerne la reproduction animale, demain nous réserve des surprises. Ces techniques ouvrent deux perspectives aux hommes. La bonne nouvelle pour eux — mais pas nécessairement pour les femmes — c'est que certains ont réussi, après des siècles de médicalisation graduelle de l'accouchement, à s'immiscer dans la gestation même de l'enfant. La mauvaise nouvelle, c'est que nous ne sommes plus nécessaires, du moins comme partenaires, à la fabrication d'enfants : le sperme et les embryons s'échangent, se vendent, se congèlent, etc. Il paraît même qu'on a donné naissance à des filles sans l'intervention de père biologique²²...

Après avoir rendu le cycle des femmes semblable au leur grâce à la contraception, les hommes de science finiront-ils par imposer leur contrôle au corps des femmes ? Voilà qui est en train de se faire... et à quel prix ! Déjà amoindri par l'essor des moyens contraceptifs dont les femmes ont plus souvent qu'à leur tour fait les frais²³, le lien entre rapports sexuels et procréation est en train de tomber en désuétude avec la venue de la reproduction médicalement assistée. Impuissance ou stérilité ne représentent plus aucun problème — sauf peut-être un problème psychologique — dans une société où l'enfantement devient une affaire de médecins, d'avocats et d'industries qui ne demandent pas mieux que de mettre le grappin sur ce lucratif marché.

Comment les hommes réagiront-ils à ces mutations ? Déjà on dit leur « instinct paternel » et leur sens de la responsabilité familiale peu développés ; leur réticence à payer la pension alimentaire due à leur femme et enfants après le divorce l'a illustré trop souvent. La nouvelle paternité — une paternité sociale — pose un défi pour l'avenir.

Vers une intervention masculiniste ?

Au cours des dernières décennies, les hommes ont vu leurs certitudes s'effriter une à une. Leur identité, leurs rôles, leurs désirs, leur couple et leur famille ont été remis en question et parfois bouleversés. Maintenant que les femmes accomplissent les mêmes tâches que les hommes, et qu'elles peuvent même se reproduire sans eux, ces derniers sentent leur place leur échapper. L'envers de la médaille est que ce rééquilibrage des rôles peut s'avérer l'occasion pour les hommes de penser et d'organiser différemment leur existence.

Graduellement, des grains de sable se sont infiltrés dans la machine à conformité : des hommes de tous âges ont commencé à questionner leur condition. Et le doute a germé dans la tête de plusieurs : les stéréotypes masculins n'en viendraient-ils pas à porter préjudice à ceux-là mêmes qui les avaient créés et reproduits ? La conscientisation masculiniste apparaissait. À l'opposé de la plupart des mouvements sociaux pour qui la cible d'intervention est en grande partie « l'autre », ce courant social incite chacun à reconnaître l'opprimeur en lui-même, comme individu et comme collectivité. Car, contrairement aux femmes et aux minorités ethniques ou culturelles qui aspirent à « se libérer », la collectivité masculine a traditionnellement détenu le pouvoir. Mais pour en faire quoi ?

Vingt ans après les débuts de l'intervention féministe, il est maintenant possible de parler d'intervention masculiniste. L'expression est nouvelle

et l'approche encore peu expérimentée. Pourtant, les ingrédients s'additionnent pour en établir les bases. Examinons-en brièvement quelques-unes. Nous discuterons ensuite du rôle des intervenants dans cette approche.

Le rejet des déterminismes biologiques ou psychologiques simplistes qui ont fréquemment servi d'excuses à tous les abus sous prétexte « qu'un homme c'est comme ça » est le préalable de toute intervention masculiniste. Paraphrasons Simone de Beauvoir : on ne naît pas homme, on le devient. Les comportements sociaux sont bien davantage des comportements appris que des réflexes innés, n'en déplaise aux adeptes de la sociobiologie. De ce préalable découlent d'intéressants principes d'intervention (souvent empruntés à des courants sociaux plus anciens).

Premier principe : les problèmes ou symptômes individuels sont souvent les reflets de problèmes sociaux plus vastes. Cette affirmation ne signifie pas que les problèmes ressentis par les individus doivent être niés ou évacués. Cela veut dire que les problèmes individuels, même les plus intimes, sont mis en forme et conditionnés par l'histoire personnelle et collective de chaque homme. L'intervention individuelle, pour nécessaire qu'elle soit, doit conséquemment s'élargir aux interventions de groupe, institutionnelles et collectives. Si nous sommes notre histoire individuelle et collective, le changement passe par la transformation de cette histoire. Plusieurs interventions actuelles visent à responsabiliser davantage les hommes comme individus (par exemple les hommes violents ou abuseurs) ; un pas de plus consistera à les responsabiliser comme collectivité afin qu'ils transforment les conditions structurelles (par exemple les inégalités sociales, économiques, juridiques, etc.) qui entretiennent nombre de problèmes sociaux.

Second principe : les gains effectués par les hommes en termes de statut social et de pouvoir les ont traditionnellement aveuglés, non seulement face à la force exercée sur autrui, mais aussi face à l'aliénation qui en découlait pour eux-mêmes — par exemple l'étouffement de leur potentiel humain et de leurs relations avec les femmes. La conscientisation est conséquemment une pierre angulaire de l'approche masculiniste. Elle consiste à faire émerger chez les hommes une vision critique de leur réalité, vision dans laquelle ils n'occupent plus narcissiquement la place centrale. Par exemple : quels sont les problèmes que vivent les femmes ? quel est le sort des jeunes générations ? quel est le prix à payer pour l'indifférence et l'égoïsme trop souvent manifestés par les hommes ?

Troisième principe : les hommes peuvent non seulement apprendre de leur histoire passée mais, s'ils se mobilisent, modifier le cours de leur histoire actuelle. L'avenir étant indéterminé, ce sont nos actions et nos inactions actuelles qui l'orientent. D'une génération à l'autre, les hommes

se sont eux-mêmes programmés aux stéréotypes masculins qui sont aujourd'hui remis en question : quels en ont été les gains pour eux ? qu'est-ce qu'ils ont dû sacrifier au machisme et au sexisme ? comment agir différemment ? quels en seront les gains, quelles en seront les pertes ? Semblables questions interpellent la conscience masculine et invitent au développement d'autres modèles masculins, d'autres types de rapports entre hommes et femmes, de même qu'entre générations.

Un dernier principe découle des précédents : la nécessité pour tout homme d'apprendre des autres. De ses pairs, bien sûr, avec lesquels il a plutôt appris à être en compétition, mais surtout des femmes, des jeunes, et des minorités qu'il a longtemps ostracisées, tels que les hommes d'autres cultures ou styles de vie. Devenir plus humain, ce n'est pas seulement tolérer les différences, c'est apprendre de ces différences, les ressentir comme des apports qui nous augmentent plutôt que comme des dangers qui nous menacent. La masculinité pluraliste qui est graduellement en train de se développer provient précisément de cette faculté d'accepter et d'intégrer nos multiples différences entre hommes, et entre hommes et femmes.

Les intervenants sociaux peuvent contribuer au cheminement masculin actuel, surtout s'ils sont eux-mêmes des hommes. D'abord — et c'est sans doute le plus grand défi — en interrogeant et travaillant leur propre condition masculine. Comment est-ce que je me situe dans les mutations actuelles ? Qu'est-ce que je suis prêt à changer dans ma propre vie ? Qu'est-ce que j'ai effectivement changé ? Quels modèles d'hommes je privilégie dans mes interactions avec mes proches et auprès des gens qui ont recours à mes services ? Si je ne puis me changer moi-même, il y a fort à parier que je ne pourrai aider personne d'autre à changer. D'autant plus qu'un modèle d'intervention qui veut contrecarrer des attitudes préjudiciables et oppressives ne saurait reproduire le modèle professionnel, médical ou technocratique, où l'intervenant est celui-qui-sait-tout-et-qui-contrôle-tout. Au contraire, dans le processus de conscientisation et d'entraide qu'implique une nouvelle approche de la condition masculine, l'intervenant agit plutôt comme un accompagnateur, un interrogateur, un catalyseur. Il ne possède aucune vérité éternelle, aucune solution miracle. Il accepte d'être lui-même en processus continu d'apprentissage et de transformation. Sa force réside dans son regard critique et dans sa solidarité pour un mieux-être individuel et collectif.

Depuis peu, des groupes d'entraide d'hommes se sont constitués pour s'interroger et agir sur leur violence, leurs abus, leurs difficultés d'être père, etc. Ces groupes s'avèrent être des moyens efficaces pour rejoindre et toucher les hommes : entre hommes qui ont les mêmes problèmes, on se sent moins menacés, alors même que la pression du

groupe peut jouer un rôle déterminant dans le dépassement de ses blocages et de ses difficultés. L'évolution de la condition masculine représente un défi à la fois personnel et collectif. Les regroupements d'hommes, qui ont longtemps servi à organiser la domination et la violence, peuvent aussi servir à nous en libérer.

Collectivement, les hommes ont sans doute un retard à rattraper par rapport à la réflexion amorcée par le féminisme et par les mouvements sociaux contestataires (pacifistes, écologistes, etc.) qui ont entrepris de redonner à chacun le contrôle sur sa propre vie — et sur la qualité de cette vie. Lorsque davantage d'hommes chercheront moins à gagner le pouvoir sur les autres qu'à développer leur faculté de mieux vivre avec leurs sentiments, avec leur sexualité et avec leurs proches, une nouvelle révolution culturelle — la plus significative depuis longtemps — sera amorcée. La préparons-nous suffisamment ? Comme intervenants sociaux et comme citoyens, hommes et femmes, nous avons la double responsabilité d'amorcer les changements que nous souhaitons voir se produire, en nous comme autour de nous.

Les crises actuelles de l'homme ne seront-elles que des crises de croissance ?

Notes

¹ Ce texte résume sommairement une partie de l'ouvrage de l'auteur, *L'Homme désespéré*, paru à l'automne 1988 chez VLB éditeur.

² A.M. CASALE et P. LERMAN, *Tracking Tomorrow's Trends*, New York, Andrews, McMill & Parker, 1986, p. 83.

³ Selon une étude américaine, au moins un couple sur six vit de la violence physique (R.I. GILLES, « Violence in American Family », *Journal of Social Issues*, vol. 35, n° 2, 1979).

⁴ Dan KILEY, *Le Syndrome de Peter Pan*, Paris, Seuil, 1985.

⁵ Helen FRANKS, *Adieu Tarzan*, Montréal, Jour, 1986.

⁶ Stephen NAIFEH et Gregory WHITE SMITH, *Ces hommes qui ne communiquent pas*, Montréal, Jour, 1987.

⁷ Susan FORWARD, *Les Hommes qui méprisent les femmes... et les femmes qui les aiment*, Montréal, Éditions de l'Homme, 1987.

⁸ Un candidat à l'investiture présidentielle américaine a été forcé de se désister après avoir pleuré en public : les analystes politiques estimaient que cela démolissait à jamais son image, un homme politique devant se montrer implacable.

⁹ Sandra BEM, « Sex-role adaptability : one consequence of psychological androgyny », *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 31, n° 4, 1975 : 634-643.

¹⁰ J'ai analysé plus en détail l'ensemble de ces phénomènes dans *Les lendemains de la révolution sexuelle*, Montréal, Prétex, 1986.

- ¹¹ Titre d'un livre à succès, qui a fait de nombreux petits frères : R. NORWOOD, *Ces Femmes qui aiment trop*, Montréal, Stanké, 1986.
- ¹² Personnage masculin, aussi populaire que controversé, du téléroman de Lise Payette, *Des dames de cœur*, diffusé à Radio-Canada.
- ¹³ Bureau de la statistique du Québec, *Les Ménages et les familles du Québec*, 1987, pp. 128-129.
- ¹⁴ *Id.*, p. 132.
- ¹⁵ Du début des années cinquante au début des années quatre-vingt, le nombre de personnes vivant seules s'est multiplié par 11. *Id.*, p. 81.
- ¹⁶ *The Harper's Index Book*, New York, Owl Books, 1987, p. 42.
- ¹⁷ Selon des données du recensement canadien de 1986, fournies par le Bureau de la statistique du Québec.
- ¹⁸ Shere HITE, *Women and Love : a Cultural Revolution in Progress*, New York, A. Knopf, 1987.
- ¹⁹ René FRYDMAN, *L'Irrésistible désir de naissance*, Paris, Seuil, 1986.
- ²⁰ C'est l'un des thèmes majeurs des masculinistes québécois, notamment Maurice Champagne Gilbert et les membres du collectif Cœur-Atout, organisateurs d'un récent colloque sur ce sujet.
- ²¹ *La Reproduction humaine assistée*, Québec, I.Q.R.C., 1986.
- ²² Gena COREA, *The Mother Machine*, New York, Harper & Row, 1986.
- ²³ On ne compte plus les séquelles, pour la mère et l'enfant, des produits ou des instruments contraceptifs qui se sont avérés dangereux après avoir été mis en marché pendant des années ! On lira avec intérêt, à ce sujet, l'ouvrage de Germaine GREER, *Sexe et destinée*, Paris, Grasset, 1986.